

XYZ. La revue de la nouvelle

Les Temps morts

Jean Cloutier



Volume 1, numéro 4, hiver 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2641ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cloutier, J. (1985). Les Temps morts. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(4), 29–31.

Jean Cloutier

Les Temps morts

Il y avait, là, une toute petite barque entièrement entourée d'eau. D'apparence fragile, minuscule et immobile, l'ensemble formait une boule aussi parfaite que le sont parfois les oranges, nonobstant la couleur et la texture. D'assez loin, on eût pu croire qu'il s'agissait d'un ballon, habitué à trouver aux choses des formes évocatrices et à les pénaliser en leur octroyant un nom déjà surfait. En s'approchant davantage, l'idée d'un instrument chirurgical submergé dans un plasma aseptisé devenait une évidence sans équivoque. Mais il n'en était rien: il y avait, là, une petite barque entourée d'eau qui flottait librement dans l'espace. Rien d'autre que cet ensemble, sans prétention et sans dessein, qui restait là, hors des constellations zodiacales, qui restait là, immobile, d'apparence fragile, minuscule.

Le vent ne s'y levait jamais, d'où l'aspect particulièrement lisse de l'eau. Une eau sans onde et sans remous. Une eau, claire et limpide, puis la barque. Si transparente, l'eau, qu'elle permettait de saisir avec perfection les détails un peu rustres de la charpente.

Tout autour de la barque qui semblait surnager dans un liquide amniotique s'étendait à perte de vue une nuit opaque, totalitaire. Le noir était tellement dense qu'on eût pu croire qu'il cherchait à délimiter les espaces, un peu comme s'il voulait matérialiser l'*intrinsèque* même de la barque. Le ciel noir englobait tout, *tout!*

Jamais, de mémoire, la moindre luminosité n'était venue rompre cette unité. Jamais la nuit éternelle n'avait atteint la barque et jamais l'eau, de son côté, n'avait osé se répandre davantage et empiéter sur les espaces déterminés à l'avance par un code licite: l'osmose semblait improbable.

La barque était divisée en une foule de petites pièces alignées le long d'un grand couloir qui partageait la charpente en deux parties égales. Lolita logeait dans une de ces chambres. Elle regardait, depuis déjà trois jours, le ciel noir et l'eau limpide sans éprouver la moindre lassitude. Comme elle la trouvait trouble, cette image: d'abord une sorte de matière fluide, lumineuse par le contraste qu'apportait, ensuite, le mur d'un noir visqueux. Repliée sur elle-même, il lui était fréquemment arrivé de conserver cette position durant des semaines entières et d'observer l'absence de mouvement à l'extérieur de la barque, Lolita regardait droit devant elle, sans bouger ni même cligner de l'oeil. Le regard fixe, elle ne pensait à rien, c'est-à-dire à rien d'autre qu'à cette eau calme et à ce ciel, immuablement noir.

Lolita avait quelques années. Peut-être dix, peut-être douze ou même moins que cela. Elle percevait à son malaise qui ne cessait de croître l'imminence de la fin. Ayant été mise au monde par un assemblage moléculaire composé sans autre forme d'aide que le combat perpétuel des atomes, elle savait d'instinct qu'elle devrait éventuellement se désintégrer pour laisser la place à un nouvel amalgame de matières plus complexes. Mais Lolita n'éprouvait nullement le sens de la finalité, du moins pas comme une fatalité trop probante, aussi ne faisait-elle pas un drame de ce qui lui semblait être le cours normal des choses. La désintégration, de toute façon, n'était qu'un phénomène parmi tant d'autres, phénomène qu'avaient subi sans sourciller beaucoup de ses condisciples. Lolita savait qu'elle irait bientôt rejoindre cette immensité noire qui l'entourait pour s'y confondre: une goutte d'encre de plus diluée dans l'opacité de cette nuit. C'est du moins ce qu'elle déduisait de ses observations fréquentes du ciel enténébré. Sur son corps s'étendait par plaques noires l'empreinte du vieillissement, impalpables marques comme l'était cette vision trouble au devant de son regard déjà presque mort. Elle avait maintenant perdu le tiers de sa consistance normale et le processus, si elle se fiait aux derniers jours qu'elle venait de subir, irait probablement en

s'accélérait. Elle devait, c'était inévitable, machinal, comme programmé, céder la place, toute sa place! En effet, dans un coin de sa chambre, les molécules se chamaillaient et commençaient vaguement à prendre forme: signe indubitable que le nouvel amalgame lui demandait à naître.

Il ne se passait presque rien sur la barque outre le grand va-et-vient de la naissance du nouvel amalgame qui suivait inévitablement la désintégration suicidaire d'un ancien alliage devenu trop primaire aux yeux de on ne savait pas trop qui. C'était comme ça, pensait Lolita, une espèce de transfert d'énergie, et rien, rien, ne changerait un iota au programme. Par nonchalance et par détachement, elle avait fini d'espérer connaître quelqu'un, sinon cette forme qui prenait vie dans un coin de sa chambre et qui lui gobait chaque jour davantage de son espace, toujours un peu plus d'espace.

Un jour, cédant à une pulsion qu'elle n'avait jamais sentie, Lolita rampa vers cet amas insignifiant qui fourmillait sur le sol et le renifla. Il n'y avait rien de bien emballant dans l'odeur d'acide citrique que dégageait cet ensemble épars de choses innommables aussi retourna-t-elle à sa position initiale, s'agenouillant face au ciel noir, vaguement écoeurée.

Notant un changement, elle osa le lendemain s'approcher davantage de l'intrus, compactement ramassé sur lui-même. Un peu comme on apprivoise les objets, elle avança lentement son index et le planta doucement à la cime de la chose, la touchant jusqu'à sentir sa chaleur. Elle remarqua, *alors*, que la barque eut un léger mouvement, semblable à une oscillation sismographique.

Puis un autre jour, beaucoup plus tard, le ciel et l'eau devinrent troubles: alors je n'y vis plus!